

Ariane Dreyfus

Les compagnies silencieuses

(extraits)

Leur brouillard de bonheur

Parfois vous avez quelque chose qui n'appartient pas.

Ce bout de bois, je me suis appuyée, je le lâche, et il ne tombe pas vers moi. Disons qu'il y a de la respiration ici.

Ces deux-là

N'ont pas besoin de ma main

Des élans assez chauds

Tous les arbres

Servent de rythme.

Plus proche pour montrer mes jambes, la division en deux, de leurs troncs.

Qui n'appartient pas ?

Je ramasse le bâton qui n'a pas disparu.

Pas couverte de feuilles non plus. Autre chose ici même.

J'ai perdu l'homme et j'ai perdu la femme

Parfois le regard embué.

Les danseurs ont mis leurs corps d'amoureux

Je me mets spectatrice

Je deviens épluchure.

Un poignet en pleine lumière

Se caresse à la cassure, pendant que l'invisible se jette sur sa peau

Je vois comme j'avale de l'eau brûlante

Et du corps à l'intérieur

Je vois comme j'avale

Il lui tient la main tout effacer en reculant,

Laisser seuil.

ANATOMIE

Toi aussi tu peux cogner le secret avec ta tête

je passe une épaule

Donc je peux

ou je plie une jambe

Comme avant

Tout cela pour sortir un sourire

*

Devant moi il a des yeux

De biche masculine

Je me mets sous le même arbre

*

Ne parlant pas plus qu'un feuillage

Mais parlant pour rester

Debout malgré le désir

Qui n'est plus dans son nid

Nous avons deux sexes

Et chacun navigue

Dans la langue française

Même si les mots
Moins heureux que les yeux
N'entrent vraiment
Que sur le papier
– Là où ils sont différents –
Existe
Le sperme incomparable de la voix
Dans la tapisserie toujours commencée

Je m'enroule silencieuse, peu soucieuse des motifs

*

Je ne cherchais pas une biche
Mais c'est ainsi que je l'appelle
Complètement possible
Marcher à l'ombre du soleil

Il est là
Phrase heureuse !

*

Parle. Tu peux entrer.

KADOSH (d'Amos Gitai)

Le grand calme de la pellicule
Je me passe l'histoire sur le visage

*

à Jérusalem

C'est pourtant une ville où la lumière hésite. On entre dans les rues, mais les jambes s'enfoncent. Corps accablant. D'une prière à l'autre, le transporter dans son manteau.

Une épine entourée d'une chair, c'est le film. Col écarté sans espoir, ou bien elle libère ses cheveux, son ombre impossible. Il y a la même femme que moi, la folie religieuse les empile, pèse les liquides. La très petite chambre.

Épousée. Opérée avec un morceau de chair. Celui qui l'a se déshabille.
La couverture reste froide.
C'est la violence qui chauffe.
Vivre, c'est-à-dire enterrer.

Une autre femme revient, celle-ci amoureuse.
Sans respirer
Que cette distance à mes narines.

Autant de silence que d'image. Voici même le genou au début de la nudité.

La morte s'allonge elle-même, l'avant-morte puisqu'elle sourit en le touchant

Il était déjà couché, il n'espérait que la secousse de l'absence

Elle ouvre sa propre robe comme la seule porte visible .

Quand on a l'amour dans la bouche ce n'est pas pour parler.
(Encore chaudes, les lèvres seront des survivantes.) Elle se détourne pour la dernière agrafe. Lui préfère se tenir aux draps.

L'étonnant ici, c'est ce voile du film où l'on voit les morts avant qu'ils meurent, les vivants toujours.

*

Le matin, avant de sortir, très légèrement toucher le chambranle puis porter à ses lèvres cette main droite. Comme si le plus beau seuil était ici.

Quelle grande eau jetée à la figure
Réveillera de Dieu ?